



Christine Bravo

Changer tout



*Journal d'une année
sabbatique*



4497

Composition Euronumérique
Achevé d'imprimer en Europe (Angleterre)
par Cox & Wyman à Reading
le 11 juin 1997.

Dépôt légal juin 1997. ISBN 2-290-04497-0

Éditions J'ai lu

84, rue de Grenelle, 75007 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion

REMERCIEMENTS

Je tiens particulièrement à remercier Philippe, mon mari. Sans son amour et sa compréhension, cette année n'eût pas été possible.

Merci aussi à ma petite Katia Chapoutier, sa gentillesse et son dévouement m'ont permis d'écrire en toute sérénité.

Et bien sûr, ma tendresse va à mes amis de Playa del Carmen, Jack, Lolita, Magdalena, Luisa et Yves ; leur humour et leur générosité ont fait de notre séjour une fête quotidienne. Ils seront toujours avec nous par la pensée, tout comme Elvira et sa famille.

Romans, récits et documents

La littérature conjuguée au pluriel, pour votre plaisir. Des œuvres de grands romanciers français et étrangers, des histoires passionnantes, dramatiques, drôles ou émouvantes, pour tous les goûts...

ADLER LAURE

L'année des adieux

4166/4

Chronique de la vie quotidienne à l'élysée sous la présidence Mitterrand. Portrait d'un homme d'exception.

ADLER PHILIPPE

Bonjour la galère !

1868/1

Les amies de ma femme
2439/3

Mais qu'est-ce qu'elles veulent ces bonnes femmes ? Quand il rentre chez lui, Albert aimerait que Victoire s'occupe de lui mais rien à faire : les copines d'abord. Jusqu'au jour où Victoire se fait la malle et où ce sont ses copines qui consolent Albert.

ALLÉGRET CATHERINE

Les souvenirs et les regrets aussi

4000/7

ALLEGRI RENZO

La véritable histoire de Maria Callas

3699/6

AMIEL JOSEPH

Question de preuves

4119/5

ANDERSEN CHRISTOPHER

Mike Jagger le scandaleux

3771/8

ANDREWS VIRGINIA C.

Ma douce Audrina

1578/4

Fleurs captives

Dans un immense et ténébreux grenier, quatre enfants vivent séquestrés. Pour oublier, ils font de leur prison le royaume de leurs jeux et de leur tendresse, à l'abri du monde. Mais le grenier devient un enfer. Et le seul désir de ces enfants devenus adolescents est désormais de s'évader... à n'importe quel prix.

- Fleurs captives

1165/4

- Pétales au vent

1237/4

- Bouquet d'épines

1350/4

- Les racines du passé

1818/5

- Le jardin des ombres

2526/4

La saga de Heaven

- Les enfants des

collines

2727/5

- L'ange de la nuit

2870/5

- Cœurs maudits

2971/5

- Un visage du paradis

3119/5

- Le labyrinthe des songes

3234/6

Aurore

Un terrible secret pèse sur la naissance d'Aurore. Brutalement séparée des siens, humiliée, trompée, elle devra payer pour les péchés que d'autres ont commis. Car sur elle et sur sa fille Christie, plane la malédiction des Cutler...

- Aurore

3464/5

- Les secrets de l'aube

3580/6

- L'enfant du

crêpuscule

3723/6

- Les démons de la nuit

3772/6

- Avant l'aurore

3899/5

Ruby

4253/6

Perle

4332/5

A. NONYME

M. et Mme ont un fils

4036/2 & 4118/2

APOLLINAIRE

GUILLAUME

Les onze mille verges

704/1

ARTHUR

Arthur censuré

3698/5

De la radio à la télé, rien n'arrête Arthur.

Ta mère

4075/2

Ta mère, la réponse

4225/2

Ta mère, la revanche

4365/2

Aimons-nous les uns

les autres

4524/2

ARVIGNES GEORGES

Quelques mois pour l'aimer

4289/2

ASHWORTH SHERRY

Calories story

3964/5 Inédit

Christine Bravo

Changer tout

**Journal
d'une année sabbatique**

Éditions J'ai lu

*Pour Jack Tisné,
mon ami*

Lundi 4 septembre. Je regarde les Caraïbes, la mer par excellence, dans sa plus belle incarnation ; ses eaux limpides, aux innombrables nuances de bleu, du lapis-lazuli au cobalt, teintées de vert par endroits ; je bute contre l'horizon céruléen, délimité par une frange nette, une barre d'étain et je me dis voilà, tu l'as fait, tu es là. Cette maison blanche, plantée sur le sable blanc, à exactement dix grands pas de la mer (je les ai comptés), est la tienne pour un an. Pendant un an, c'est là que tu vas vivre, aimer, et souffrir, on souffre toujours où qu'on soit.

« Tu ne partiras pas, tu verras. Personne ne part. » C'est ce qu'ils me disaient, à Paris. C'est ce que me disaient ceux qui ne partent pas, et que ça dérange de voir partir les autres. « Sans compter que tu ne retrouveras pas ta place », ajoutaient-ils. Ma place ? Ah oui, ils voulaient dire à la télé. J'avais déjà entendu ça, en 1982, quand ma place était à Plaisance, dans une école primaire près de Montparnasse. Un mois après la rentrée, j'avais annoncé mon départ pour le Mexique. J'avais acheté mon billet aller sur un coup de tête, pendant une récré. Je me souviens de la rumeur des

maîtres. « Tu ne retrouveras pas ton poste », s'étaient-ils écriés. Dans l'enseignement, on dit « poste » au lieu de « place ». « Non mais tu te rends compte de ce que tu vas perdre ? » me demandaient mes collègues. Je me rendais compte. « Puisque c'est autorisé de prendre une année sabbatique, plaçais-je, je ne vois pas pourquoi je m'en priverais. » Au-to-ri-sé ? Bien sûr, bien sûr. Des rictus avaient fleuri sur les lèvres, ici et là. La pauvre, elle ne sait pas ce qu'elle fait. La vie n'est pas un jeu, merde. On ne décide pas comme ça de foutre le camp, ce serait trop facile. Alors après, on reviendrait comme si de rien n'était, salut, c'est moi, je suis de retour, je viens reprendre mon poste. Ha, ha, ha ! Et les autorités, là-haut : « Mais bien sûr, on vous l'a gardé au chaud, tenez... » Et puis quoi encore, hein ? Et les autres ? Ceux qui auraient trimé pendant un an, au lieu de se la couler douce, au bout d'un an, ils seraient au même niveau que moi qui n'aurais rien fichu ? « Ben oui, les gars, je disais, c'est comme ça. C'est la loi. Vous n'avez qu'à partir aussi. Partir et changer tout. »

Changer tout, changer tout, c'est bien joli, vous disent les gens. Mais pour faire quoi ? Pour aller où ? Ben pour aller où *l'air est plus doux, où la colombe vole en dessous, où le printemps entre un jour comme un fou, vous saisit, au revers, au détour d'un chemin vert, et vous dit qu'est-ce que t'as bien fait...*

« Tu veux que je te dise ce que c'est, ton problème, Christine ? Tu n'as pas les pieds sur terre. Tu rêves trop. La vie n'est pas une chanson de Michel Jonasz, ma vieille. » Elle, c'était ma meilleure copine en 82. Elle était instite, comme moi. J'avais poussé le son à fond et elle me regardait

faire mes valises. « Tu crois que je devrais emporter des pulls ? je lui demandai. — Chai pas. C'est pas le problème. — Mais si, c'est le problème ! Le seul problème, même ! L'hiver au Mexique. — Ha, ha, ha, tu te crois drôle ? » Oui, déjà à l'époque, je me croyais drôle, comme quoi c'est dingue à quel point on change peu avec le temps. Je me trouvais même irrésistible. La preuve, je faisais marrer tout le monde autour de moi. Enfin, je les faisais marrer jusqu'au jour où j'ai dit que je partais vivre au Mexique. Après, allez savoir pourquoi, ils ne me trouvaient plus drôle du tout. J'allais continuer longtemps cette mauvaise blague ? Jusqu'au bout, ils ont cru que je me payais leur tête. Que je faisais semblant. Jusqu'à ce que je parte vraiment, que l'avion ait décollé. « Bah, elle sera de retour dans moins d'un mois », ont-ils dit alors. Fallait bien qu'ils se raccrochent à quelque chose. À ce retour obligé. On ne part pas, voilà la vérité. Parce que, parce que... parce que ce n'est tout simplement pas possible. Moi, j'étais déjà dans les nuages, et le vrombissement des réacteurs a couvert leurs protestations.

Et voilà que treize ans plus tard, ça recommençait. Hallucinant comme les mots étaient les mêmes. Les gens, c'est plus fort qu'eux, faut toujours qu'ils vous découragent. Tu ne peux pas, tu n'y arriveras jamais, ça ne marchera pas, ça ne durera pas, tu vas t'en mordre les doigts. Ils ne prennent pas un risque, pas un, jamais, et néanmoins ils en savent plus long que vous sur ce qui vous attend au tournant. Quoi que vous projetiez, qu'il s'agisse de vous marier, d'acheter un appartement ou simplement de passer des vacances à Biarritz, ils vous prédisent les pires catastrophes et finissent leur laïus par la même conclusion : il

ne faudra pas venir te plaindre après, on t'aura prévenue. Ah ça, pour vous prévenir, ils sont champions ! Comme si dans la vie, il n'y avait pas d'autre issue que le malheur et que la ruine était la finalité obligée de toute entreprise. Feraient mieux de se mêler de leurs affaires, qui ne sont pas si fameuses, les prédicateurs de malheurs. Des années que j'entends gémir, autour de moi. *Et j'ai une vie de con, et quel intérêt de travailler si c'est pour payer autant d'impôts, et je n'ai plus le temps de rien, et je vois à peine mes enfants, et j'en ai marre de ce milieu de faux jetons, de la morosité ambiante et de cette société pourrie.* Mais changez tout, bon sang ! *Changez tout, changez tout, votre monde ne tient pas debout...*

Changer tout, changer tout, encore faut-il avoir la possibilité d'assurer ses arrières, vous disent les gens. Assurer ses arrières pour aller de l'avant, non mais vous vous rendez compte ? On n'aurait encore rien mis en branle qu'il faudrait déjà s'attendre au pire ! Remarquez, si on part battu d'avance, hein, c'est sûr qu'on en aura besoin, de sa petite solution de repli. C'est comme cette histoire d'argent. Pourquoi faudrait-il forcément en avoir « de côté » pour agir alors qu'en agissant on peut en gagner plein ? Oui, j'ai bien dit « plein ». Là, j'en entends qui hululent : non mais elle est cinoque, celle-là, on voit bien qu'elle est pleine aux as, sait pas ce que c'est que la mouise. A dû grandir sous les lambris, dans un miyeu rupin et patati et patata.

Ben non, je regrette, au départ, papa était maçon, et maman, sténo-dactylo. N'empêche, en 68, ils roulaient en Mercedes. Comment ils ont fait ? Ah, ah... Eh bien ils ont fait comme les richards, ils sont entrés chez le concessionnaire

Mercedes, bonjour-bonjour, et ils ont choisi le modèle et la couleur, bleu métallisé, parce que ça pétait plus. Mais non, Christine, c'est pas ce qu'on te demande. (Soupir et yeux au ciel, genre qu'est-ce qu'elle est bête, celle-là.) Ce qu'on veut savoir, c'est comment ils ont fait pour la payer, la Mercedes bleu métallisé, tes parents, où ils ont trouvé l'argent. Maman, s'il te plaît, réponds-leur. « L'argent, où on l'a trouvé? Ben pas sous le sabot d'un cheval, en tout cas. On a gratté. » C'est l'expression de maman. Elle est parfaite, d'ailleurs, cette expression, elle traduit bien le moyen, l'action qu'il a fallu accomplir, « gratter », pour trouver les fonds, au sens propre. « Forcément puisque, à vingt ans, on n'avait rien, explique papa. Mais ce qui s'appelle rien, hein. Enfin, quand je dis rien... on avait du courage. Gratter ne nous a jamais fait peur. C'est toujours pareil, les gens se plaignent sans arrêt, le problème, c'est qu'ils ne veulent pas gratter. »

Moi, je crois surtout qu'ils ont peur. Ils n'osent pas entreprendre. On les a trop découragés depuis tout petits. On leur a trop répété qu'ils n'y arriveraient pas, que la vie était une calamité. On les a trop prévenus. On leur a fait un vrai lavage de cerveau, aux malheureux. Eux, au départ, ils sont arrivés au monde contents comme tout, yeux grands ouverts, avec une vitalité formidable, hello, hello, et boum, ils étaient à peine nés qu'on a commencé à leur flanquer des coups sur la calebasse, profite-en bien, mon coco, tu es dans ton plus bel âge, la vie, tu vas voir, c'est pas rigolo tous les jours, qu'est-ce que tu vas en baver, si tu crois que c'est une partie de plaisir, qu'est-ce que tu te goures, fais-moi confiance, tu pleureras plus de quatre fois, et tous les sacrifices que tu vas

devoir accepter, ah ça, tu vas vite te rendre compte.

Après, forcément, c'est dur d'avoir confiance. N'empêche, faudrait.

Moi, en tout cas, au mois de janvier dernier, je me suis dit ça : faudrait. Et je me suis dit : aie confiance. Tu verras bien. T'as rien à perdre. De toute façon, si tu ne tentes rien, tu vas mourir. Je ne pouvais plus supporter d'avoir peur, et surtout, surtout, je mesurais la vacuité de mon existence. Les derniers temps, à Paris, je voyais à peine mes amis, je n'écoutais plus de musique, je n'allais plus au cinéma, ni au théâtre. Le soir, j'étais râpée. Le samedi, je faisais les courses pour la semaine et, le dimanche, je dormais pour récupérer. Je ne prenais jamais de vacances, ou une semaine deux fois par an. J'arrivais au printemps sur les rotules et, l'été, je travaillais sur la rentrée de septembre. Je menais une vie de bête, de bête de somme, j'avais le nez sur le sillon et je labourais, je labourais. Mais je ne m'interrogeais pas, vous pensez, ça m'aurait fait trop de mal. Trop de mal de comparer mon mode de vie à mes aspirations de jeunesse, quand je chantais à tue-tête la chanson du Chevalier à la triste figure, vous vous souvenez ? La chanson de Jacques Brel, qui disait : *« Rêver un impossible rêve, porter le chagrin des départs, brûler d'une impossible fièvre, partir, personne ne part... »* Après, il parle de l'inaccessible étoile, unique objet de la quête éperdue du Quijote, qu'est-ce que j'ai pu l'écouter, cette chanson, à quinze ans ! Fallait m'entendre brailler le refrain, en même temps que Brel : *« Je ne sais si je serai ce héros, mais mon cœur serait tranquille, et les villes, éclaboussées de bleu, parce qu'un malheureux... brûle*

encore, bien qu'ayant tout brûlé, brûle encore, même trop, même mal, brûle encore à s'en écarrrrteler, pour atteindre, l'i-na-cce-ssible étoi-oi-le. » Pendant toute mon adolescence, j'ai eu ça dans la tête en permanence. Je me prenais pour don Quijote, mais une sorte de Quijote vainqueur et flamboyant. Son étoile, je la croyais à portée de ma main, dites donc. Je pensais que c'était juste une question de ténacité. Je m'étais fixée sur l'inaccessible, rien que ça. Dans un premier temps, je voulais bien rester sur la planète, mais pas en tant que n'importe qui et pas dans n'importe quelles conditions. Je voulais être riche et célèbre, un point c'est tout. Après, facile, me disais-je, je n'aurais plus qu'à me mettre sur la pointe des pieds, et hop, l'étoile, in the pocket. Je ne savais pas quel effet ça me ferait, mais j'imaginai une félicité fantastique. Et résultat : Apollo 13. L'inaccessible l'est resté, figurez-vous.

Je m'étais gourée de quête. Les sirènes d'ambulance, dans ma poitrine, les angoisses, les envies de courir, les terreurs nocturnes, c'était rien que les avertissements désespérés de ma conscience. C'était pour me prévenir. Hé, Christine, où tu vas, qu'est-ce que tu fais ? Le bonheur, c'est pas par là. T'as pas pris la bonne direction. Tu ne suis pas la bonne étoile. Si tu insistes dans cette voie, tu vas t'attirer des ennuis terribles. Réveille-toi ! Tu es en train de te suicider ! C'est un assassinat ! Tu es en train de tourner meurtrière de toi-même ! Ton corps va finir par te lâcher. Arrête-toi. Respire. Et mon cœur, à l'intérieur, le malheureux, qui essayait quand même de suivre, poum poum poum, et mes pauvres poumons qui s'essoufflaient. Allô, docteur, j'ai un galop au repos, c'est normal ? Ben non, c'est pas normal. Passez un

électrocardiogramme, un dopler, une échographie, faites un test d'effort. Sauf que les examens ne montraient rien. Tout était toujours normal. Alors, docteur, c'est normal que ce soit normal? C'est le stress, il répondait. Il faut en supprimer les causes. Supprimer les causes du stress? Autant dire tout arrêter. Changer de boulot. Recommencer sa vie ailleurs. Ben voyons. Ben voy. Ben v. Ben pourquoi pas, au fond? Pourquoi ne pas essayer? C'est pour ça que j'ai changé de ciel. Bon, les étoiles, ici, il paraît que c'est les mêmes, vu que je suis restée dans l'hémisphère nord, mais elles n'ont pas la même position. La Lune non plus. Ici, elle n'apparaît jamais de biais, elle a les cornes en haut. On croirait un calice. Et quand elle est pleine, elle est pleine. C'est pas croyable comme elle éclaire. Et moi, dessous, je brûle encore, *brûle encore, même ayant tout brûlé, brûle encore, même trop, même mal, brûle encore, à m'en écarrrrteler...* J'ai décidé de ne pas mourir comme le Quijote, de mélancolie.

Me voilà donc à Playa del Carmen, avec ma petite fille et mon mari. Au moment où j'écris ces lignes, ma petite fille fait des pâtés blancs et mon mari lit les propos de Fellini, il est fou de Fellini... Moi, j'écoute Michel Jonasz, le deuxième couplet, celui qui fait :

*Je veux aller dans l'après-midi,
D'un jour où rien n'est interdit,
Où le bonheur, sans faire de comédie,
Vous salue, sans manières,
Et vous parle à cœur ouvert,
Et vous dit qu'est-ce que t'as bien fait,
D'changer tout, changer tout,*

*Pour une vie qui vaille le coup,
Changer tout, changer tout, changer tout.*

J'écoute ça devant les Caraïbes, en sirotant une tequila glacée et je songe que j'y suis, dans cet après-midi. C'est moi que le bonheur salue sans manières. C'est à moi qu'il dit que j'ai bien fait de changer tout. Et vous pouvez compter sur moi pour vous dire si ça valait le coup.

2

Mercredi 6 septembre. Playa del Carmen est un village charmant situé sur la côte est de la péninsule du Yucatán, dans l'État du Quintana Roo, l'un des plus beaux de la République mexicaine, selon moi, avec le Chiapas et le Michoacán. La presqu'île, bordée par la mer des Caraïbes, est entièrement recouverte par une épaisse forêt tropicale d'un vert éblouissant. Quand on la survole en avion, on a la vision d'une émeraude posée sur une turquoise. Toute ma vie, j'avais rêvé de cette exacte association de couleurs, de ce vert lumineux jouxtant ce bleu précis.

Petite, je faisais des essais de gouache, je mélangeais du blanc et du cobalt. J'avais l'obsession d'un bleu en particulier, un bleu mat, tirant sur le vert clair, le vert de la menthe à l'eau. Quand j'obtenais enfin la teinte souhaitée, je m'attaquais au vert, que je voulais brillant et sombre, entre celui du lierre et celui du cyprès. Puis je traçais des bandes côte à côte, une bande verte contre une bande bleue, je n'imaginais point de bonheur à l'écart de ces deux tonalités.

L'été, avec mes parents, nous allions sur la Côte, et je restais des heures à contempler la mer, fouillant les ondes à la recherche de mon bleu, ne le trouvant jamais, et pleurant de dépit à la pensée qu'il ne fût qu'une chimère. J'en conçus une haine farouche contre la Méditerranée et lui gardai longtemps rancune de n'avoir pas tenu ses promesses de cartes postales. Une fois, j'en avais reçu une de ma marraine espagnole, en vacances à Alicante. Sur la photo, on voyait la plage et, au large, j'avais cru reconnaître mon bleu. C'est où, Alicante? avais-je demandé à ma mère. C'est au bord de la Méditerranée, m'avait-elle répondu.

Mauvaise mer, la Méditerranée. Hypocrite et menteuse, dans son affreuse parure marine, couleur de jupe plissée.

Il me fallut du temps pour trouver le bon bleu, au point que je doutais fortement de son existence. Après tout, les rêves ont des nuances que la réalité ne connaît pas.

Je l'ai cherché pendant des années, dans toutes les directions imaginables, avant de le trouver au Mexique, où j'ai d'abord longé la côte ouest de la Basse Californie. Dans la baie de Todos Santos où croisent les baleines grises, le Pacifique a des reflets d'étain; j'ai donc traversé l'austère péninsule, les sierras désertiques de San Francisco et de Guadalupe, jusqu'à Santa Rosalia, et débouché sur le golfe de Californie. Là, j'ai scruté la fameuse mer de Cortez. Ses eaux sont claires, mais bordées par un funèbre ourlet, une langue de sable noir, vestige des mines de cuivre de l'ancienne compagnie française El Boléo. À quelques kilomètres au sud, j'ai découvert la Bahia Concepcion et j'ai eu un éblouissement: mon bleu menthe était là, mais pas plus qu'à Santa

Rosalia je ne discernai les couleurs de mon rêve. Dans la Bahia Concepcion, la mer bute sur les contreforts arides d'une sierra écarlate que survolent d'inquiétants vautours. Leur obscur plumage sur fond de montagnes pourpres, ce rouge et ce noir associés m'évoquaient les corridas de mon enfance. Je reconnaissais la sinistre déchirure de la robe du taureau après la pique et, malgré l'absolu silence, j'entendais la rumeur obsédante des arènes, l'exaltation morbide des aficionados. Aussi décidai-je de gagner le continent. De Manzanillo à Acapulco, l'océan est zébré de crêtes d'écume, je me résolus donc à changer de côte et ralliai le golfe du Mexique. À Campeche, l'Atlantique est trouble, ténébreux et mû par une houle huileuse. Je traversai alors la péninsule du Yucatán en direction de l'est, parce que là-bas, m'avait-on assuré, je trouverais. Oui, en pays maya, la mer avait la couleur que je décrivais. Et c'est en survolant les Caraïbes, entre Cancún et Playa del Carmen, que j'ai enfin trouvé mon bonheur, au sens propre, mon bonheur ton sur ton, à la fois bleu souverain et vert espérance, comme sur mes dessins d'enfant. Non seulement le bonheur existe, ai-je songé, mais je sais où il est. C'est ainsi que je décidai de m'installer à Playa.

Malgré sa vocation essentiellement touristique et le nombre croissant des vacanciers, la ville a conservé une physionomie de petite station balnéaire. La plage n'est pas, comme à Cancún, hérissée de buildings et aucun des hôtels qui s'y trouvent ne dépasse les deux étages. La plupart sont construits en bois et recouverts de toits de palmes, ce qui leur confère un charme tropical